

# SYLVAIN COHER

# VAINCRE À ROME

roman



*ACTES SUD*





## DU MÊME AUTEUR AUX ÉDITIONS ACTES SUD

*HORS SAISON*, Babel n° 1071.

*CARÉNAGE*, 2011 ; Babel n° 1199.

*NORD-NORD-OUEST* (prix *Ouest-France* / Étonnants Voyageurs, prix des Mémoires de la mer, prix Encre marine, prix de la ville d'Asnières), 2015 ; Babel n° 1461.

*TROIS CANTATES POLICIÈRES*, 2015.

*Pour l'écriture de cet ouvrage, l'auteur a bénéficié du soutien de Ciclic, de la Drac et de la région Centre-Val de Loire.*

Photographie de couverture : Abebe Bikila, DR

© ACTES SUD, 2019  
ISBN 978-2-330-12500-4

SYLVAIN COHER

# Vaincre à Rome

roman

*ACTES SUD*



*Horizontality is a desire to give up, to sleep. Verticality is an attempt to escape. Hanging and floating are states of ambivalence.*

LOUISE BOURGEOIS

*Quelle est cette nuée qui, comme les nébulosités des tropiques, se hâte du levant au couchant pour y disparaître aussitôt ? C'est l'humanité.*

JEAN PAUL RICHTER



*Samedi 10 septembre 1960. Nous sommes à Rome, près du Capitole de Michel-Ange et des ruines du Forum romain. C'est l'avant-dernier jour des Jeux olympiques, le dernier jour du calendrier éthiopien. On se prépare au marathon, l'ultime épreuve de ces jeux. On fait des petits sauts presque sur place, on respire à fond et on s'apprête au départ. Dans quelques secondes il sera dix-sept heures trente, l'heure attendue par les soixante-neuf concurrents de ces XVII<sup>es</sup> Olympiades. Il fait vingt-trois degrés et la nuit tombera vite car le changement d'heure n'existe pas encore. Ceci n'a rien d'un marathon, c'est la guerre. Sous nos yeux le dossard numéro 11 est celui d'un jeune caporal éthiopien de la garde royale du négus. Il se nomme Abebe Bikila et il a vingt-huit ans. Il est venu à Rome pour reprendre un combat déjà gagné vingt ans plus tôt. Et voici dans nos mains le récit du marathon d'Abebe. Quarante-deux kilomètres et cent quatre-vingt-quinze mètres linéaires pour une durée idéale de deux heures quinze minutes et seize secondes. Du temps et de l'endurance, c'est le parti pris de ce livre. Lire comme on court ; d'une seule traite en ménageant son souffle. Un bon marathon se préparant avec rigueur, on aura pris soin de s'entraîner auparavant avec des revues ou des livres choisis au*

*hasard. Ni trop vite ni trop lentement. On se méfiera des pauses et des arrêts qui selon les entraîneurs ne servent à rien, sinon à décourager les coureurs. Mais chacun sait qu'un marathon se gagne lorsqu'il s'achève et ne se perd qu'à l'abandon. On pourra relire ce livre autant de fois qu'on le souhaite pour un jour peut-être gagner quelques secondes sur le temps d'Abebe. Cette page que l'on va tourner maintenant, on lui donnera l'impulsion d'un coup de revolver. Dans la foule des grands jours les regards sont braqués sur l'homme-starter au costume de lin gris, le borsalino remonté d'un doigt sur le front pour regarder l'hypothétique tracé d'une amorce dans le ciel. Prêts ?*

KILOMÈTRE ZÉRO  
0' 02"

Celui qui vient de tirer le coup de revolver garde le bras en l'air puis le descend à regret comme s'il venait de faire une chose irréparable : l'une de ces choses que l'on fait en tenant une arme alors que les autres n'en ont pas. Les oiseaux s'envolent et puisque l'un part devant tous les autres suivent sans demander leur reste. Instantanément la foudre soulève des nuées qui s'étendent bien au-delà des ruines.

— *Via! È partita la maratona olimpica di Roma! Allô, Paris ? Ici Loys Van Lee, vous m'entendez ? C'est parti ! Le marathon vient de commencer !*

C'est ce qu'à travers le monde les radios hurlent et que je n'entends pas, uniquement préoccupé par le clapot nerveux des bielles et la mécanique des pas qui s'élancent autour de moi pour la toute première fois. S'élancent et retombent avec le bruit mat du plat des plongeurs puisque nos pieds sont des monstres qui choient ; chutent lourdement mais sans gerbes sans écume et retombent encore pour gifler la terre et réclamer un peu d'attention. Pilonnent et soudain martèlent jusqu'au point critique de la résonance mécanique. S'élancent puis s'affaissent et se

repreignent aussitôt en rebonds courts hoquetés, les épaules sautillantes. Sous la peau le sang frémit, hémoglobine et globules s'activent pour déplacer l'oxygène des poumons jusqu'aux fibres rouges des muscles papillonnants. La synchronisation est impossible au commencement – il faut encore tout ajuster avec une patience d'horloger. C'est comme ça. Les départs sont toujours brouillons, c'est une foulée après l'autre et c'est aussi la pagaille et l'effusion. Les corps résistent, les mouvements sont rendus maladroits par les muscles froids et le bouillon sanguin trop épais qui peine dans le dédale des veines et des veinules. Hanche, genou et cheville. Bon sang ne saurait mentir. À-coups des nuques trop raides et des bassins trop rigides – l'oxygène manque comme aux grandes altitudes. On ahane, on s'époumone. Tiers de rotation des rotules avec frottements et froissements rêches. Un essaim furieux pénètre par mes oreilles tandis que mes poumons grésillent ; soufflent un air plus chaud que celui qui fait fondre ma peau. Mes foulées sont des pas à pas et je suis un homme comme les autres : nous partons chacun pour soi de la même ligne avec des corps identiques.

— *Zzzzzzzz... Allô ? Allô ? Loys Van Lee ? Loys, vous m'entendez ? Ici Paris... Il y a de la friture sur la ligne... Pouvez-vous nous dire... C'est commencé ?*

Une jambe après l'autre et bientôt je n'y penserai plus. Les corps se tendent sur les marches invisibles que nous gravissons et c'est en meute furieuse qu'on emprunte le chemin du ciel. Pour l'instant le chemin du ciel descend légèrement mais dans quelques

mètres à peine lorsque nous franchirons la colline Velia il nous semblera remonter doucement. En vérité je connais le parcours par cœur. L'effort n'existe pas, seuls les ignorants se plaignent et le diable Touhoum se repaît du moindre repos. Quelques secondes après la détonation personne ne sait plus s'il s'agissait d'un coup de feu ou de l'explosion d'un pneu – et pourtant chacun court comme il se doit de courir. Parmi les soixante-neuf concurrents des trente-cinq nationalités nous ne sommes que onze Africains. Onze ! Ce 11 magique je le porte comme un étendard en chiffres blancs sur mon maillot trop court. Devant nous les Russes, les Anglais et les Français monopolisent les regards et c'est tant mieux comme ça. En vérité je cours caché. La discrétion est la clé qui ouvre toutes les portes. Attendre le moment idéal, c'est ce que suggérait hier encore le major Onni Niskanen. Ne te hâte pas de mal penser au commencement et ne te précipite pas dans les derniers temps, conseillait-il. Je fais comme on a dit. Le major suédois s'occupe des cadets à l'école militaire d'Addis-Abeba – il est en charge de l'appréciation du matériel humain. C'est aussi le directeur du département d'éducation physique et le secrétaire général de la Croix-Rouge éthiopienne. Niskanen est mon entraîneur et je l'appelle parfois papa ; bien sûr papa sait que je vais gagner cette course mais il se garde bien de le dire à qui que ce soit. Les seuls à ne pas partir sont les jumeaux à la peau de lait et aux doigts de pied énormes : Castor et Pollux. Ces deux-là restent de marbre esseulés chacun de son côté du grand escalier de Michel-Ange. Et plus haut il y a Marc Aurèle pétrifié noirci sur son cheval de bronze : le galop à jamais suspendu et les sabots impropres à suivre les

talons des coureurs. Je connais par cœur chaque détail du parcours ; je l'ai fait avec papa et plus encore durant ces nuits passées à rêver de courir comme je cours à présent. Yewebdar s'est si souvent moquée des mouvements de mes jambes sous les draps ! Je chasse derrière moi les premiers *sampietrini* graissés par la chaleur d'août et le frottement répété d'un demi-siècle de pneumatiques ; déjà nous passons non loin du temple de Jupiter qu'on disait autrefois gardé non par des lions mais par des oies. Et déjà nos corps s'allongent comme des flèches et nous montrent le chemin – l'azimut parfait ! Le Monde nous écoute, il nous regarde en mondovision. La voix lointaine des speakers malmène les membranes craquelées des petits postes Radiola dévolus à hurler *Georgia on my Mind* ou les actualités depuis la cuisine des appartements d'après guerre. Ici et là on fait taire les enfants bruyants d'une claque ; on suspend la vaisselle dont l'eau se met à courir sur les avant-bras. C'est le marathon à Rome et ça commence à l'instant. Silence ! Partout dans le monde des baisers ou des coups s'interrompent. Silence ! On coupe l'eau pour entendre les voix nasillardes des commentateurs sportifs. Plutôt courir dans les cours et les jardinets en cette fin de journée de septembre, un samedi presque estival.

— *Allô ? Loys Van Lee ? Crzzzioui... Oui ! Enfin ! Ici Paris... vous êtes donc en direct depuis Rome... je ne vous entends pas très bien... Il y a... Il y a toute cette agitation autour de vous...*

Plutôt courir. Partout dans le monde des gamins courent, les sandales sans les chaussettes et les pieds dorés qui en portent les marques. Plutôt courir

puisque l'enfance se perd dans la course et ne traîne pas les pieds. *Via! È partito!* a hurlé le speaker survolté de la Rai. Un kilomètre à peine derrière moi le marathon vient de commencer. *Tchigri yellem*, il n'y a pas de problème. Le départ était fulgurant, le rythme trop soutenu déjà et peut-être stimulé par la légère descente depuis la rue de l'Empire jusqu'au Colisée. Dans mon dos j'ai laissé fondre la grosse pâtisserie statique de l'Hôtel de la Patrie pour un ring plus étroit et plus linéaire dont je sens implacablement les cordages invisibles. D'un simple coup de feu on vient d'ouvrir une vanne et le débit est puissant – la sueur immédiate. Dans la formation de masse on se bouscule un peu ; on cherche à prendre pour soi le peu d'air et le peu d'espace disponible en guettant les premiers fléchissements. Malgré les mouvements saccadés des autres on a des rêves d'anguilles qui se faufilent depuis les Sargasses. On prend place et on se déploie comme des phalanges hoplites ; on se pousse des épaules vers le combat en serrant les lèvres et en fronçant les sourcils. En vérité on redoute tous la chute ou le claquage comme un mauvais coup du sort. On crierait volontiers si l'on n'avait pas peur de perdre quelques centimètres de souffle. C'est un vaste troupeau aux gestes nerveux, des demi-antilopes aux jambes frêles et au déplacement rapide, commente la Petite Voix. Le tout dans un espace-temps subdivisé en mètres et en secondes jusque dans leurs centièmes infimes. *In bocca al Lupo!* C'est ce qu'un badaud hurle près de moi, recouvert d'une sorte de chapeau confectionné avec le journal du jour : 10 septembre 1960 – le jour où je viens au monde. *Avanti!* Les départs sont toujours victorieux, seules les arrivées sont méprisables. Je mets ma vie

entière à mes pieds et je cours en la prenant de vitesse ; en aucun cas je ne m'arrêterais pour que le mors me sorte des dents.

— *Sccrrchhhht... À vous, Cognacq-Jay ! On vous reprend après les titres...*

Juste avant le départ on s'est bien échauffés à l'ombre d'un cloître circulaire ; une petite éternité à battre des bras dans un sur-place de revue militaire, avec des foulées immobiles et des regards croisés comme en ont les pervers et les criminels. Lorsque tes amis deviennent tes ennemis, c'est dans l'ordre des guerres. Ici nul besoin d'Askaris, de *howitzers* ou de gaz moutarde : on vole en rase-mottes ; on ne vole pas encore mais on a fléchi les jambes et on a secoué la tête pour dire non et son contraire – vertèbres puis cervicales avec des amplitudes dignes des lanières des fouets de cocher. À hue et à dia ; le tout comme une danse, une transe aux effusions toujours savamment calculées pour la convocation du dieu qui protège les stades et fait les muscles durs pour nous enlever du poids. C'est dans ce cloître juste avant le départ que j'ai décidé de retirer mes chaussures. Malgré la méfiance de Niskanen qui ne me le conseillait pas. Tu es sûr de toi ? m'a demandé papa. J'ai simplement décidé de retirer mes chaussures parce que j'étais presque certain de mieux courir pieds nus – et non pas pour montrer au monde entier qu'un Africain n'a besoin de rien pour vaincre, comme on me le fera probablement dire plus tard. Pas d'ampoules sans chaussures, la corne de mes pieds connaît déjà toutes les routes et tous les chemins. Sur l'écran privatif de l'hôtel j'ai vu *Vil Coyote mord la poussière*.

Le grand géocoucou a les pieds rapides, la tête davantage et à présent mes maigres pattes frappent le sol et s'éloignent de l'horloge fatidique du Capitole. Il est cinq heures trente de l'après-midi et la rue de l'Empire est déjà derrière moi lorsque je dépasse le travertin noirci du Colisée. La voie Sacrée monte légèrement et mes talons frôlent le velours brûlant des *sampietrini* : huit centimètres carrés de leucite pour prendre l'appui et faire pivoter le monde. Sur cent mètres encore c'est la voie de la Parole divine et ses grosses dalles disjointes sur lesquelles je prends garde à mes chevilles en appuyant davantage la cambrure du pied. Je n'ai pas un regard pour l'arc de Constantin, je le garde pour le retour – lorsque l'heure sera venue. Lorsque la nuit sera tombée sur les ruines de la ville immortelle je pourrai enfin dire à la Terre entière : Je m'appelle Abebe Bikila et je cours simplement comme d'autres marchent, c'est comme ça.

— *Crzrrrsss... lô?...o... an...-...ee?*

En amharique mon nom signifie “la fleur qui grandit” et je suis cette fleur privée d'eau qui doit courir pour grandir. J'ai jeté ma jambe gauche et aussitôt l'autre a suivi puisque courir est cette chose évidente que mon corps gardera toujours en mémoire. Courir s'empêche mais ne s'oublie pas ; c'est simple comme bonjour et je n'ai eu qu'un seul pas à faire – une seule aspiration suffit pour siphonner la petite tasse ou l'océan tout entier. Et puis quoi ? Nul besoin de réfléchir pour réussir à courir ; courir est en soi et ne s'apprend pas davantage que marcher. C'est juste plus rapide ou plus impérieux. Mon bec fend l'air et mes plumes frissonnent d'impatience.